

Patrizia Gabrielli, *La guerra è l'unico pensiero che ci domina tutti. Bambine, bambini, adolescenti nella Grande guerra*

Mariella Colin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/375>

DOI : 10.4000/transalpina.375

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 243-245

ISBN : 978-2-84133-900-6

ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Mariella Colin, « Patrizia Gabrielli, *La guerra è l'unico pensiero che ci domina tutti. Bambine, bambini, adolescenti nella Grande guerra* », *Transalpina* [En ligne], 21 | 2018, mis en ligne le 19 décembre 2019, consulté le 19 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/375> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.375>

Manzoni: De Amicis non rigetta l'allotropia, la considera una risorsa. Lo scarto tra la formazione illuministica del milanese e quella prettamente romantica del pedemontano è forse responsabile di questa differenza, che costituisce il nucleo linguistico non manzoniano, senza però contraddire la tensione etica della lingua, in Manzoni appoggiata anche dalla rinuncia ai dopponi» (p. 240).

In conclusione, il grande merito di Michela Dota, il cui libro diverrà sicuramente un testo indispensabile per gli studi linguistici deamicisiani, non è solo quello di aver ricostruito con accuratezza la vicenda editoriale della *Vita militare* nello stretto dialogo tra i membri del salotto Peruzzi, ma è anche quello di aver individuato, attraverso la ricchezza degli spogli, la centralità di quella prima prova letteraria nella messa a punto di una lingua piana e viva che, nei decenni successivi, avrebbe fatto la fortuna della prosa deamicisiana. È significativo notare che lo stesso De Amicis riconobbe l'esemplarità del proprio apprendistato linguistico, ponendolo silenziosamente alla base della sua ultima grande opera, quel «singolare manuale di glottodidattica che è *L'idioma gentile*» (p. 35): come dimostrano i puntuali riferimenti forniti dall'autrice, molte delle proposte linguistiche dell'*Idioma* recuperano, insieme all'apparato ideologico, il lavoro correttivo della *Vita militare*, a dimostrazione dell'assoluta rilevanza di quella prima esperienza di scrittura.

Matteo GRASSANO

Patrizia Gabrielli, *La guerra è l'unico pensiero che ci domina tutti. Bambine, bambini, adolescenti nella Grande guerra*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2018, 193 p.

Avec cet ouvrage, Patrizia Gabrielli apporte une contribution originale à l'immense dossier critique réuni par les historiens à l'occasion du centenaire de la Grande Guerre en se penchant sur la participation au conflit de la population «non adulte»: celles des enfants et des adolescents pris dans les engrenages d'une machine qui va profondément modifier leurs vies. Dans ce but, elle s'est appuyée sur une vaste documentation, en explorant comment la «culture de guerre» a investi d'une part la vie collective des jeunes générations par le biais de l'école, de la littérature pour la jeunesse, de la propagande, des rites et des cérémonies, et de l'autre leur vie privée, que nous révèlent les écritures du moi comme les lettres et les journaux intimes, conservés dans des archives telles que l'Archivio ligure della scrittura popolare, l'Archivio del Museo Storico di Trento et l'Archivio Diaristico nazionale de Pieve Santo Stefano, avec lequel l'auteure collabore.

L'ouvrage s'articule en quatre chapitres. Gabrielli commence par faire le point sur l'entrée de l'enfant et de l'adolescent en qualité de « sujet » dans l'histoire du XX^e siècle, avant d'examiner leur statut de « sujets patriotiques actifs » à l'occasion de la Grande Guerre, lorsqu'ils ont été mobilisés en tant que protagonistes et non pas victimes du conflit. L'appartenance de classe marque une nette distinction entre les enfants et les adolescents italiens issus du peuple ou de la bourgeoisie : pour les premiers, la guerre, cause d'appauvrissement et de précarité, est synonyme de sacrifices et de privations ; le conflit ne suscite guère d'enthousiasme, et les témoignages des plus jeunes dénoncent les disparités et les injustices dont sont victimes leurs familles. En revanche, les fils et les filles de la bourgeoisie, grande et petite, sensibles aux arguments de la propagande, sont les spectateurs fidèles et souvent enthousiastes des manifestations patriotiques ; les uns sont tentés par l'interventionnisme et s'enrôlent comme volontaires, les autres s'engagent en collaborant de différentes manières. Chez les plus petits, la « culture de guerre », en pénétrant dans l'univers enfantin, investit les jeux et les jouets des plus fortunés : armes et uniformes de soldat en miniature pour les garçons, poupées, marionnettes patriotiques et panoplies d'infirmière pour les filles. L'édition et la presse plaident avec passion la cause des interventionnistes, et dans les livres et les hebdomadaires pour la jeunesse circulent des messages et des stéréotypes prêchant sans cesse des valeurs patriotiques et militaires telles que le courage, l'héroïsme et l'esprit de sacrifice.

Les chapitres suivants analysent l'implication des adolescents dans le conflit à partir des journaux intimes de trois jeunes gens, dont les choix pendant la Grande Guerre sont tout à fait représentatifs de leur génération et de leur classe sociale : deux jeunes filles, Fanny et Mary, et un jeune homme, Giuseppe. Fanny, issue de la bonne bourgeoisie milanaise, s'engage avec enthousiasme comme infirmière de la Croix-Rouge dans un hôpital où sont soignés les soldats blessés et mutilés ; ce faisant, elle réussit un parcours de formation qui lui permet de sortir de la sphère domestique et de conquérir une nouvelle identité adulte : celle d'une « femme de la nouvelle Italie » ayant vécu une véritable expérience émancipatrice. Giuseppe, en revanche, est un étudiant toscan qui veut vivre l'aventure de la guerre, et croit fermement aux mythes du devoir patriotique et de l'héroïsme guerrier. Mais une fois terminée sa formation à l'école des élèves officiers de Modène, l'expérience de la guerre réelle au front se révélera très différente des nobles combats qu'il avait imaginés, en lui apparaissant dans toute l'horreur d'une « *bolgia infernale, voragine di fuoco* », qui finira par lui coûter la vie. Mary, enfin, est une jeune fille modèle de la bourgeoisie florentine conservatrice de tradition catholique, qui manifeste dans un premier temps son aversion

pour le conflit, pour adhérer ensuite à l'intervention italienne et passer du patriotisme romantique au nationalisme. La jeune fille est une privilégiée qui ne connaîtra pas les difficultés qui frappent alors la population civile ; elle participera avec ferveur à la chorégraphie de la guerre (manifestations, défilés, fêtes, discours et autres cérémonies), recueillera des fonds, organisera des loteries et préparera des colis en soutien aux soldats avec un enthousiasme et une confiance dans l'armée qui resteront intacts même lorsque la défaite de Caporetto humiliera les Italiens. Sa joie pour la victoire finale sera immense, mais vite assombrie par la grippe espagnole qui sème la mort dans la région. Ce sera alors le sentiment d'impuissance collectif provoqué par l'épidémie à la suite du conflit qui traumatisera Mary et la plongera dans un état d'incertitude et de déception.

L'ouvrage de Gabrielli ajoute à la présentation de ces documents originaux, qui sont autant de témoignages sur le vécu de la guerre par les plus jeunes, d'autres d'intérêts : c'est aussi un travail sur l'histoire des écritures du moi qui propose des analyses éclairantes sur ce qui fait leur spécificité. La parfaite connaissance, de la part de l'auteure, des bibliographies et des débats critiques, dont rend largement compte l'apparat des notes, constitue à elle seule un précieux instrument de travail pour tous les chercheurs qui s'intéressent tant à l'histoire de la Grande Guerre qu'à celle des journaux intimes.

Mariella COLIN

Cristiano Spila, *Il banchetto di Gonzalo*. « *La cognizione del dolore* », postfazione di Corrado Bologna, Terracina, Innuendo, 2016, 105 p.

Cristiano Spila a une plume versatile et passionnée. Essayiste, narrateur et traducteur, il travaille mêlé par une curiosité éclectique et fertile. Nom familier aux chercheurs et aux étudiants qui, en France, ont eu l'occasion d'approfondir il y a quelque temps leur connaissance de l'univers bassanien dans le cadre de la préparation aux concours de l'enseignement et du centenaire de la naissance de l'auteur du *Romanzo di Ferrara*, Spila se consacre en l'occurrence à un autre de ses écrivains fétiches : Carlo Emilio Gadda.

Il banchetto di Gonzalo est en substance une célébration de la « *molteplicità* » gaddienne à travers l'un de ses personnages emblématiques, à savoir Gonzalo Pirobutirro. L'exercice auquel se prête notre auteur est d'une complexité surprenante dans ses résultats. En 59 chapitres, de longueur inégale mais toujours concis, en vers ou (surtout) en prose, Spila propose de pénétrer dans les profondeurs de *La cognizione del dolore*, en les parcourant de façon moins anodine qu'il n'y paraît. La voracité de l'*alter ego* de Gadda – un Gadda (« *il signor Gaddus* ») ici dévoilé par le